

Jean-Michel LOUKA
22 février 2011

... DE CE QUI NE MARCHE PAS

Situons-nous, d'emblée, ici, avec Jacques Lacan, à Rome, en cet automne 1974. Il y a donc très exactement trente-six ans... Nous sommes déjà trente-six ans après (2011).

C'est le VII^e Congrès de l'Ecole freudienne de Paris.

Lacan vient à Rome, pour la troisième fois. D'où le nom que prendra, dans l'histoire lacanienne des textes de son œuvre : *La Troisième* !

La veille, avant le Congrès, Lacan donne une conférence de presse au Centre culturel français de Rome. Il y parle beaucoup de religion... Lacan aura-t-il été, à ce sujet, un précurseur de nos temps actuels ?!...

La religion (*re-ligere*, relier), et la psychanalyse, on le sait, mais c'est aussi bien de le redire, ne font pas bon ménage (sauf, peut-être, chez une Françoise Dolto). C'est, comme l'avait parfaitement remarqué Lacan, c'est, ou bien l'une, ou bien l'autre. Elles sont dans un rapport d'exclusion l'une pour l'autre.

Lacan pensait que si la religion - dont le retour est, pour le moins, foudroyant, envahissant comme ce n'était pas imaginable, il n'y a que, disons, ... trente ans -, que si la religion triomphait, comme c'est le plus probable, ajoutait-il, ce serait le signe que la psychanalyse a échoué. La psychanalyse serait donc sur le point d'échouer, puisque la religion est, dans bien des contrées du monde, sur le point de triompher.

On en est presque là. Pas tout à fait quand même.

Raison pour laquelle la psychanalyse, c'est à quelque chose d'extrêmement difficile à quoi elle s'emploie, à quoi elle se voue.

Lacan en parle limpidement en ce 29 octobre 1974, lors de sa conférence de presse, au Centre culturel français de Rome, la veille du VII^e Congrès de l'Ecole freudienne de Paris. Troisième passage de Lacan à Rome. *La Troisième* donc, et qui porte ainsi bien son nom.

*« C'est quelque chose de très difficile, la psychanalyse. D'abord, c'est très difficile d'être psychanalyste, parce qu'il faut se mettre dans une position qui est tout à fait intenable. Freud avait déjà dit ça. C'est une position intenable, celle du psychanalyste. »*¹

On sait que Freud disait qu'il y avait trois métiers impossibles : éduquer, gouverner... et psychanalyser.

La psychanalyse, le «psychanalyser» et donc, le psychanalyste, ce sont les derniers arrivés. Le psychanalyste est ainsi le petit nouveau dans l'histoire. Aucune tradition du psychanalyste. Ce n'est, bien sûr, pas la même chose pour l'éducateur ou le gouvernant. Alors, pourquoi avoir inventé un troisième métier impossible ?

«L'analyse, je ne sais pas si vous êtes au courant, l'analyse s'occupe très spécialement de ce qui ne marche pas ; c'est une fonction encore plus impossible que les autres, mais grâce au fait qu'elle s'occupe de ce qui ne marche pas, elle s'occupe de cette chose qu'il faut bien appeler par son nom, et je dois dire que je suis le seul encore à l'avoir appelé comme ça, et qui s'appelle le réel.

La différence entre ce qui marche et ce qui ne marche pas, c'est que la première chose, c'est le monde, le monde va, il tourne rond, c'est sa fonction de monde ; pour s'apercevoir qu'il n'y a pas de monde, à savoir qu'il y a des choses que seuls les imbéciles croient être

¹ J.L., Toutes les citations qui vont suivre sont extraites de la conférence de presse du 29 octobre 1974, prononcée au Centre culturel français de Rome. In, *Lettres de l'Ecole freudienne de Paris*, N°16, novembre 1975.

dans le monde, il suffit de remarquer qu'il y a des choses qui font que le monde est immonde, si je puis m'exprimer ainsi ; c'est de ça que s'occupent les analystes ; de sorte que, contrairement à ce qu'on croit, ils sont beaucoup plus affrontés au réel même que les savants ; ils ne s'occupent que de ça. Et comme le réel, c'est ce qui ne marche pas, ils sont en plus forcés de le subir, c'est-à-dire forcés tout le temps de tendre le dos. Il faut pour ça qu'ils soient vachement cuirassés contre l'angoisse.

C'est déjà quelque chose qu'au moins ils puissent, de l'angoisse, en parler. J'en ai parlé un peu à un moment. Ça a fait un peu d'effet ; ça a fait un peu tourbillon. Il y a un type qui est venu me voir à la suite de ça, un de mes élèves, quelqu'un qui avait suivi le séminaire sur l'angoisse pendant toute une année, qui est venu, il était absolument enthousiasmé, c'était justement l'année où s'est passé, dans la psychanalyse française (enfin ce qu'on appelle comme ça) la deuxième scission ; il était si enthousiasmé qu'il a pensé qu'il fallait me mettre dans un sac et me noyer ; il m'aimait tellement que c'était la seule conclusion qui lui paraissait possible.

Je l'ai engueulé ; je l'ai même foutu dehors, avec des mots injurieux. Ça ne l'a pas empêché de survivre, et même de se rallier à mon Ecole finalement. Vous voyez comment sont les choses. Les choses sont faites de drôleries. C'est comme ça peut-être ce qu'on peut espérer d'un avenir de la psychanalyse, c'est si elle se voue suffisamment à la drôlerie. »

Superbe indication de Lacan. Premier élément de réponse à notre interrogation angoissée : *La psychanalyse mortelle ?*

Peut-être pas si mortelle, si elle se voue, suffisamment dit Lacan, à la *drôlerie*. Et pourquoi ? Parce que « les choses sont faites de drôleries ».

Qu'est-ce que la drôlerie ? C'est une parole ou une action drôle, amusante ; c'est aussi le caractère de ce qui est amusant.

Si vous voulez sauver la psychanalyse,...soyez drôles ! Donc, ne soyez pas sinistres comme tant de *psys* rencontrés, ici ou là, et qui vous feraient déprimer profond tout un régiment de joyeux drilles....

Il ne reste pas moins que, même drôle, la psychanalyse ne triomphera pas de la religion, selon le verdict lacanien. Pourquoi ?

«La psychanalyse ne triomphera pas de la religion ; la religion est increvable. La psychanalyse ne triomphera pas, elle survivra ou pas.»

Bon, eh bien, elle survivra, drôle comme pas une. Même si elle ne peut, comme la religion, prétendre ou espérer être increvable.

«Oui, elle ne triomphera pas seulement sur la psychanalyse, elle triomphera sur beaucoup d'autres choses encore. On ne peut même pas imaginer ce que c'est puissant, la religion. J'ai parlé à l'instant un peu du réel. La religion va avoir là encore beaucoup plus de raisons d'apaiser les cœurs, si l'on peut dire, parce que le réel, pour peu que la science y mette du sien, la science dont je parlais à l'instant, c'est du nouveau, la science, ça va introduire des tas de choses absolument bouleversantes dans la vie de chacun. Et la religion, surtout la vraie, a des ressources qu'on ne peut même pas soupçonner. Il n'y a qu'à voir pour l'instant comme elle grouille ; c'est absolument fabuleux. Ils y ont mis le temps, mais ils ont tout d'un coup compris qu'elle était leur chance avec la science. La science va introduire de tels bouleversements qu'il va falloir qu'à tous ces bouleversements ils donnent un sens. Et ça, pour le sens, là ils en connaissent un bout. Ils sont capables de donner un sens, on peut dire, vraiment à n'importe quoi, un sens à la vie humaine par exemple. Ils sont formés à ça. Depuis le commencement, tout ce qui est religion, ça consiste à donner un sens aux choses qui étaient autrefois les choses naturelles. Mais ce n'est pas parce que les choses vont devenir moins naturelles, grâce au réel, ce n'est pas pour ça qu'on va cesser de sécréter le sens. Et la

religion va donner un sens aux épreuves les plus curieuses, celles dont justement les savants eux-mêmes commencent à avoir un petit bout d'angoisse ; la religion va trouver à ça des sens truculents. Il n'y a qu'à voir comment ça tourne maintenant. Ils se mettent à la page.»

La mort, pour la psychanalyse, c'est ce qui, entre autres, pourrait donc lui venir par la religion, administrée par la religion et, plus précisément, par le triomphe de la religion, de la religion du sens, de la religion qui sature tout de sens, qui noie tout dans le sens.

Pris aujourd'hui en tenaille entre la religion et... la science, la psychanalyse fait, depuis ses débuts, depuis son départ, figure de symptôme.

«La psychanalyse est un symptôme. Seulement il faut comprendre de quoi. Elle est en tout cas nettement, comme l'a dit Freud, (parce qu'il a parlé de « Malaise de la civilisation ») – la psychanalyse fait partie de ce malaise de la civilisation. Alors le plus probable, c'est quand même qu'on n'en restera pas là à s'apercevoir que le symptôme, c'est ce qu'il y a de plus réel. On va nous secréter du sens à en veux-tu en voilà, et ça nourrira non seulement la vraie religion mais un tas de fausses.»

La religion, c'est quelque chose qui cherche à imposer une vérité qui tienne pour un grand nombre. Une vérité capable de secréter du sens d'une manière telle à ce qu'on en soit parfaitement noyé. La fonction de la religion, c'est ça : trouver une correspondance de tout avec tout.

«L'analyste - dit alors Lacan -, c'est tout à fait autre chose. Il est dans une espèce de moment de mue. Pendant un petit moment, on a pu s'apercevoir de ce que c'était que l'intrusion du réel. L'analyste, lui, en reste là. Il est là comme un symptôme, et il ne peut durer qu'au titre de symptôme. Mais vous verrez qu'on guérira l'humanité de la psychanalyse. A force de le noyer dans le sens, dans le sens religieux bien entendu, on arrivera à refouler ce symptôme.»

Le symptôme, c'est ce qui ne va pas.

«Il y a eu un moment dans l'histoire où il y a eu assez de gens désœuvrés pour s'occuper tout spécialement de ce qui ne va pas, et donner là une formule du « ce qui ne va pas » à l'état naissant, si je puis dire. Comme je vous l'ai indiqué tout à l'heure, tout ça se remettra à tourner rond, c'est-à-dire en réalité à être noyé sous les mêmes choses les plus dégueulasses parmi celles que nous avons connues depuis des siècles et qui naturellement se rétabliront. La religion, je vous dis, est faite pour ça, est faite pour guérir les hommes, c'est-à-dire qu'ils ne s'aperçoivent pas de ce qui ne va pas. Il y a eu un petit éclair - entre deux mondes, si je puis dire, entre un monde passé et un monde qui va se réorganiser comme un superbe monde à venir. Je ne pense pas que la psychanalyse détienne quelque clé que ce soit de l'avenir. Mais ç'aura été un moment privilégié pendant lequel on aura eu une assez juste mesure de ce que c'est que ce que j'appelle dans un discours le « parlêtre ». Le parlêtre, c'est une façon d'exprimer l'inconscient. Le fait que l'homme est un animal parlant, ce qui est tout à fait imprévu, ce qui est totalement inexplicable, savoir ce que c'est, avec quoi ça se fabrique, cette activité de la parole, c'est une chose sur laquelle j'essaie de donner quelques lumières [...]. C'est très lié à certaines choses que Freud a prises pour être de la sexualité, et en effet ça a un rapport, mais ça s'attache à la sexualité d'une façon très très particulière.»

Mais, voilà, nous, *parlêtres*, sommes rongés par le Verbe !

Lacan, lui, a opté pour la version Saint-Jean. Quelle est la version Saint-Jean ? C'est celle-ci : « Au commencement était le verbe ». Evangile de Jean. Alors que dans l'Écriture juive, l'Écriture sainte, dans la Genèse, il est dit que le Verbe n'est pas au commencement, mais avant le commencement. Car, Dieu le Père, c'est avec le Verbe, qui préexiste au Monde,

qu'il crée le Monde. Par ailleurs, il ne donne pas le Verbe à Adam, il lui apprend à nommer les choses. Ce qui n'est pas pareil.

Revenons à l'option Saint-Jean de Lacan :

«Alors moi, je suis pour Saint Jean et son «Au commencement était le Verbe», mais c'est un commencement qui en effet est complètement énigmatique. Ça veut dire ceci : les choses ne commencent, pour cet être charnel, ce personnage répugnant qu'est tout de même ce qu'il faut bien appeler un homme moyen, les choses ne commencent pour lui, je veux dire le drame ne commence que quand il y a le Verbe dans le coup, quand le Verbe, comme dit la religion – la vraie – quand le Verbe s'incarne. C'est quand le Verbe s'incarne que ça commence à aller vachement mal. Il n'est plus du tout heureux, il ne ressemble plus du tout à un petit chien qui remue la queue ni non plus à un brave singe qui se masturbe. Il ne ressemble plus à rien du tout. Il est ravagé par le Verbe.»

Alors, voilà pourquoi la psychanalyse, ça a quelque chose à voir avec tout cela, et avec la religion, précisément. Psychanalyse et religion partent d'un même point d'appui : le Verbe, bien que différemment. Lacan va, juste après, en témoigner en ces termes :

«Alors moi aussi, je pense que c'est le commencement, bien sûr. Vous me direz que je n'ai rien découvert. C'est vrai. Je n'ai jamais rien prétendu découvrir. Tous les trucs que j'ai pris, c'est des trucs que j'ai bricolé par-ci par-là. Et puis surtout, figurez-vous, j'ai une certaine expérience de ce métier sordide qui s'appelle être analyste. Et alors là j'en apprend quand même un bout. Et je dirai que le « Au commencement était le Verbe » prend plus de poids pour moi, parce que je vais vous dire une chose : s'il n'y avait pas le Verbe, qui, il faut bien le dire, les fait jouir, tous ces gens qui viennent me voir, pourquoi est-ce qu'ils reviendraient chez moi, si ce n'était pas pour à chaque fois s'en payer une tranche, de Verbe ? Moi, c'est sous cet angle-là que je m'en aperçois. Ça leur fait plaisir, ils jubilent. Je vous dis, sans ça pourquoi est-ce que j'aurai des clients, pourquoi est-ce qu'ils reviendraient aussi régulièrement, pendant des années, vous vous rendez compte ! C'est un peu comme ça. Au commencement en tout cas de l'analyse, c'est certain. Pour l'analyse, c'est vrai, au commencement est le Verbe. S'il n'y avait pas ça, je ne vois pas ce qu'on foutrait là ensemble !»

Retour au réel, c'est-à-dire à sa manifestation, pour nous humains, dans le symptôme :

«Il ne faut pas trop dramatiser, quand même. On doit pouvoir s'habituer au réel, je veux dire au réel, naturellement le seul concevable, le seul à quoi nous ayons accès. Au niveau du symptôme, ce n'est pas encore vraiment le réel, c'est la manifestation du réel à notre niveau d'êtres vivants. Comme êtres vivants, nous sommes rongés, mordus par le symptôme, c'est-à-dire qu'en fin de compte, nous sommes ce que nous sommes, nous sommes malades, c'est tout. L'être parlant est un animal malade. Au commencement était le Verbe, tout ça, ça dit la même chose.»

Bien sûr, pour l'accès au réel, il y a ce que Lacan appelle la voie scientifique :

«Mais le réel auquel nous pouvons accéder, c'est par une voie tout à fait précise, c'est la voie scientifique, c'est-à-dire les petites équations. Et ce réel là, le réel réel, si je puis dire, le vrai réel, c'est celui justement qui nous manque complètement en ce qui nous concerne, car de ce réel, en ce qui nous concerne, nous en sommes tout à fait séparés, à cause d'une chose tout à fait précise dont je crois quant à moi, encore que je n'aie jamais pu absolument le démontrer, que nous ne viendrons jamais à bout ; nous ne viendrons jamais à bout du rapport entre ces parlêtres que nous sexuons du mâle et ces parlêtres que nous sexuons de la femme. Là, les pédales sont radicalement perdues ; c'est même ce qui spécifie ce qu'on appelle

généralement l'être humain ; sur ce point il n'y a aucune chance que ça réussisse jamais, c'est-à-dire que nous ayons la formule, une chose qui s'écrive scientifiquement. D'où le foisonnement des symptômes, parce que tout s'accroche là. C'est en ça que Freud avait raison de parler de ce qu'il appelle la sexualité. Disons que la sexualité, pour le parlêtre, est sans espoir.

Mais le réel auquel nous accédons avec des petites formules, le vrai réel, ça, c'est tout à fait autre chose.»

Lacan qui, comme Freud se méfie de la philosophie, ne se définit cependant pas comme un pessimiste, ou un alarmiste.

Cependant, la philosophie... ?

«Il y a des choses en effet, il y a des petits domaines où la philosophie aurait encore quelque chose à dire. Malheureusement c'est assez curieux que la philosophie donne tellement de signes de vieillissement, je veux dire que, bon, Heidegger a dit deux ou trois choses sensées ; il y a quand même très longtemps que la philosophie n'a absolument rien dit d'intéressant pour tout le monde. D'ailleurs la philosophie ne dit jamais quelque chose d'intéressant pour tout le monde. Quand elle sort quelque chose, la philosophie, elle dit des choses qui intéressent deux ou trois personnes. Et puis après ça, il y a un enseignement philosophique, c'est-à-dire que ça passe à l'Université. Une fois que c'est passé à l'Université, c'est foutu, il n'y a plus la moindre philosophie, même imaginable.»

Alors, lui, Lacan, comment fait-il son métier pour que la psychanalyse, elle, ne meure pas ?

«Ce à quoi je m'efforce, c'est de dire des choses qui collent à mon expérience d'analyste, c'est-à-dire à quelque chose de court, parce qu'aucune expérience d'analyste ne peut prétendre s'appuyer sur suffisamment de monde pour généraliser. Je tente de déterminer avec quoi un analyste peut se sustenter lui-même, ce que comporte d'appareil – si je puis m'exprimer ainsi – d'appareil mental rigoureux la fonction d'analyste ; quand on est analyste, quelle est la rampe qu'il faut tenir pour ne pas déborder de sa fonction d'analyste. Parce que, quand on est analyste, on est tout le temps tenté de déraper, de glisser, de se laisser glisser dans l'escalier sur le derrière, et c'est quand même très peu digne de la fonction d'analyste. Il faut savoir rester rigoureux parce qu'il ne faut intervenir que d'une façon sobre et de préférence efficace. Pour que l'analyse soit sérieuse et efficace, j'essaie d'en donner les conditions ; ça a l'air de déborder sur des cordes philosophiques, mais ça ne l'est pas le moins du monde.

Je ne fais aucune philosophie, je m'en méfie au contraire comme de la peste. Et quand je parle du réel, qui me paraît une notion tout à fait radicale pour nouer quelque chose dans l'analyse, mais pas toute seule, il y a ce que j'appelle le symbolique et ce que j'appelle l'imaginaire, je tiens à ça comme on tient à trois petites cordes qui sont les seules qui me permettent à moi ma flottaison.»

Un psychanalyste, lecteurs, comme vous l'aurez compris, à suivre Lacan, c'est quelqu'un qui doit être sérieux, sobre, efficace. Il ne doit pas trop déborder, glisser, trop se laisser glisser sur son derrière, autrement dit, déraper.

Il s'occupe de ce qui ne marche pas, c'est-à-dire le réel. Il s'occupe ainsi de l'immonde. Et s'il s'attelle à l'immonde de ce monde tel qu'il est en train d'advenir, on comprend alors qu'il a fort à faire... Quelque chose comme les fameuses *Ecuries d'Augias* l'attendent, tâche évidemment herculéenne, mais aussi condition *sine qua non*, sans doute, pour ne pas mourir. Pour ne pas mourir tout de suite, en tout cas. Souhait, au fond, que nous nous faisons, chacun, chacune, pour nous-même, un jour à la fois...